

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 3

Artikel: Il y a cent ans
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218517>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les personnes qui ont reçu LE CONTEUR à l'essai depuis deux mois, que nous prendrons l'abonnement par remboursement le 31 janvier.

LETTRÉ DE LA MI-JANVIER

L'ANNÉE mourante avant de faire dans l'infini, son bond définitif, a jeté sur le globe terrestre, un regard de compassion et voici ce que ce regard signifiait :

— Vers l'avenir, pourquoi tourner vos yeux, cœurs épris des faux biens ? Cet avenir que votre espoir salue, mortels d'un jour, ne vous est pas réservé ; vers le passé abaissez votre vue, voyez l'avenir par la tombe entravé... Le long sommeil vous attend sous l'humble pierre que les siècles vont creuser sous leurs pas...

L'année nouvelle, éblouissante et radieuse, parut à son tour ; de sa main levée, elle attira à elle, les regards des mortels d'un jour et dit :

— Ah ! ne craignez pas. Laissez le passé enterrer le passé mort, et n'en conservez que les leçons qui vous ont souvent été dures. Tournez vos regards vers l'avenir et que cet avenir soit fait de foi, de confiance les uns envers les autres, d'entente, de paix, de paix surtout.

L'année 1924 avait fait son entrée. Si les humains, le long des douze mois qui vont se dérouler devant eux, marchent les yeux fixés sur l'avenir qu'elle leur a tracé et le réalisent, l'ère de paix sera ouverte sur notre terre.

— Notre petite bourgade n'a pas vu de changements très apparents depuis d'assez longues années. Le passé y est enterré, ou du moins, y sommeille ferme ; les vieux qui se souvenaient ont pris leur place, et ceux qui leur ont succédé, à part de rares exceptions, ne se préoccupent guère de ce passé.

J'ai eu le plaisir d'en considérer un vestige, retrouvé très inopinément. Ce fut dans la grande maison fermant le village à l'ouest, logeant autrefois postes et télégraphes, prisons, gendarmerie et qui est aujourd'hui, l'élégant magasin de fer Bonatti-Orth, n'était qu'un étroit antre enfumé, encrassé d'où nous autres enfants, qu'il fallait remettre à l'ordre, nous attendions à voir surgir, tout au moins, un croquemitaine...

Quand je dis, autrefois, je remonte le passé de quelques lustres, seulement ; je ne vois pas la nécessité de préciser combien ; ceux qui tiennent à les connaître, feront le calcul facilement, pour les autres, cela n'a pas d'importance.

Or, il est arrivé qu'en débattant de vieilles poutres retrouvées en un caveau borgne, le personnage qui venait d'y porter une scie sacrilège, aperçut des traces d'inscriptions ; il en manquait une partie. Néanmoins, voici ce qui s'y lit : — je respecte l'orthographe — « ...poutraisons défaites en 1836. Le froment se vend 20 batz le quarteron, le vin 4 batz le pot. Il y a beaucoup de mômiers. On vous fait savoir comme les affaires se tourne. »

Puis suivent des noms de la contrée, en tous temps honorablement connus : Pasche, dont les

armoiries sont deux mains enlacées, Marmillod dont la tradition veut voir le premier de ce nom, venu de Rossinières comme châtelain du Seigneur de l'endroit ; du comte de Gruyère, disent les uns, d'un bailli de Berne, disent les autres.

Peut-être fut-ce en vérité, qu'un comte de Gruyère et le châtelain Marmillod aurait partagé le destin de l'infortuné Michel...

Et d'autres noms encore : Guignet, Doges, qui furent « Nobles d'Oges d'Oron ».

Oron-la-Ville, mi-janvier 1924.

Mme David Perret.



LO TSERROTON

BREGOLET était tserroton de son meti et à maître ve on monsu que l'étaï bon por li et po sa fenna. On coup, lo monsu dit dinse a Bregolet :

— Bregolet, t'ânio bin, mâ pu pas tē gardâ.

— Porque, nôutron maître ?

— Por cein que te djûre trâo avoué lē bite ; t'i adî à sacremeintâ quand t'applye, qu'on derâi qu'on è ein einfē. Vu rein de cein. Tē faut via.

Bregolet l'a tant promet de pe rein mé teimpētâ que, po fini, lo monsu lâi dit dinse :

— Eh bin ! acutâ mē : Vu asseyî de tē rein-gadzî, mâ tē faut mē redere ti lē sacremeint que t'a z'on z'u de. Te m'out bin ! ti ! se t'ein œobllie pi ion, tē baillio ton sat. Ora, déblliotte.

Et Bregolet l'a coumeinci à déblliotâ.

— Eh bin ! lâi avâi ti lē djuremeint iô i'ê mèllîâ lo bon Dieu !

— Mâ, que t'avâi-tē fé, lo bon Dieu !

— Rein, mâ la tserrâire étaï pllieinna de pu-cheint melion quemet la tita et lē tsevu voliâvant pas teri, et lâo desè *sacredieu* et dâi ceintanne d'affère dinse.

— Et pu apri ?

— L'è insurtâ mē camerardo, lâo dezé pignoufe, chenolhie, pandouère, route et tot lo batacllian.

— As-to tot de ?

— Bin su que na. Bin dâi coup ie dezé à ma fenna tadière, tseguelhie, gueniffli !

— Qu'è-te que ta fenna t'avâi fé ?

— Rein dâo tot, mâ vo sède, quand l'affère allâve mau, cein mē soladzive de djurâ :

— As-to tot de ? Te sâ, se t'ein œobllie la quuva de ion tē foto fro.

— Atteinde vo vâi, nôutron monsu, ein vaicē oncora onna lottâie.

Et quand la déblliotâie l'a età passâie, Bregolet l'a fé :

— Sti coup, crâio que ma Bibllia l'ê finya.

— Eh bin ! va, ma, gâ se t'ein œobllie.

Bregolet l'avâi biau sē grattâ la tita, pe rein ne vegnâi.

Et Bregolet s'ein va, tot conteint d'ein itre quitto dinse. Heureusameint que sē crayâi d'avâi rein œobllîâ.

Tot d'on coup, quand l'arreve à l'ottô, se rappelle qu'ein a œobllîâ ion. On coup que l'étaï ein colère l'avâi de *fouanpet* à on camerardo. Remonte lē z'ègrâ d'atro pē quatro, eintre dein lo pâilo iô lo monsu dinâve avoué quauque z'amî et va ran pllian vè lo maître.

— Le revigno, que ie fâ dinse.

— Que lâia te oncora ?

— Nôutron monsu, iê œobllîâ de vo dere Fouanpet !
Marc à Louis du Conteur.

Le bon sens ! — Une de nos compatriotes, partie toute jeune pour l'Amérique, où elle a passé presque toute sa vie, est rentrée au pays.

Pour régulariser sa situation, il lui faut aller quérir une pièce d'identité dans sa commune d'origine.

Le secrétaire municipal la reçoit et, saisi du désir de sa visiteuse, lui demande :

— Alo, Madame ou Mademoiselle, quiel est votre nom ?

— Miss Jaeten.

— Comment dites-vous ?

— Miss Jaeten.

— Oh ! vous ne devez pas être d'ici.

— Pardone, je suis de cette villaage.

Alors le fonctionnaire municipal, tendant une feuille de papier et un crayon à sa cliente :

— Ecrivez-moi votre nom là-dessus.

La dame écrit son nom et tend le papier au secrétaire.

— Ah ! c'est comme ça ?... Alors, pourquoi ne dites-vous pas que vous êtes une Jaton ? P.

IL Y A CENT ANS

M. L. Montariol, de retour à Lausanne, pour s'y fixer, a l'honneur de prévenir le public qu'il a recommencé de donner des leçons de langue française et de lecture ; il accorde les pianos, enseigne les principes de cet instrument, ainsi que ceux de la musique vocale ; les personnes qui voudront l'honorer de leur confiance peuvent s'adresser au No 42, montée du Grand St-Jean.

Le Sr. Genillard, du canton de Vaud, présentement 10, montée de St-Laurent, patenté par quatre bureaux de santé, a l'honneur d'offrir au public une eau qui détruit promptement les puaises et leurs œufs ; il produira de bons certificats à ce sujet, de même qu'une composition propre à détruire les souris et les rats ; item un savon ou une eau pour détacher toute espèce de graisse sur les habits ou sur les tables à jeu, ou si on le désire, il détachera lui-même ces objets ; item, un nouveau cirage pour bottes, souliers et harnais, qui conserve le cuir, et un cirage pour polir les meubles ; il fabrique différents objets de physique et artifices très amusants en société, qu'il passera au plus juste prix, et plusieurs autres articles. Il raccommode aussi avec ou sans agrafe le cristal, verre, marbre, porcelaine, faïence, etc. Il se transportera où on le fera demander et prie de lui adresser les lettres franches de port.

Les personnes qui désireraient faire coudre des chemises ou autre chose, à un prix modique, sont priées de s'adresser à Nanette Gilliéron, maîtresse d'école, au Petit-Chêne No 4. Mais elle prévient qu'elle ne peut se charger d'ouvrages fins.

Une femme âgée de 25 ans, très douce, offre ses services pour garde-malade, pour les Dames en couches ou autres malades, St-Etienne 9.

Oublié quelque part un bâton dont le bout du

bas qui est plus gros que celui du haut, a une pointe de fer. On prie de le rendre, contre récompense, au Bureau d'Avais.

Chez Fanchette Rost, montée de la Palud, bonne pelure de cacao fraîche en poudre, dite en gousse ; miel de Narbonne, figues, raisins, pâssules, fideys, macaronis d'Italie, son d'amandes parfumé pour laver et blanchir la peau.

La Régie des postes et messageries prévient le public que d'après les changements opérés par l'administration française, la correspondance pour Lyon, tout le midi de la France, l'Espagne et le Portugal, doit être remise à la poste les *dimanches, mardi, jeudi et vendredi*, aux heures prescrites par le règlement.

Le sonneur du temple de St-François, vaincu d'avoir quêté au sujet du renouvellement de l'année, malgré la défense expresse qui lui en avait été faite, ainsi qu'à tous les autres employés de la Municipalité, a été condamné à une peine pécuniaire, à la restitution des dons reçus, et prévenu qu'une récidive entraînerait sa destitution.

Les personnes qui n'ont pas encore reçus leurs comptes de l'année dernière, pour M. et Mme de Saussure-Bercher, sont priées de les apporter ou envoyer à leur demeure actuelle, faubourg d'Etraz, No 36.

SAINTE-CATHERINE

JEUNES filles qui fêtez Sainte-Catherine, connaissez-vous bien votre patronne ? « Son histoire est belle comme un poème et merveilleuse comme un conte », a dit Anatole France. Résumons-la. Fille du roi Costus et de la reine Sabinette appelée d'abord Dorothee, elle vivait à Alexandrie, au IV^{me} siècle de notre ère. Aussi instruite que belle, elle était particulièrement versée dans l'étude des arts libéraux et elle excellait à broder la soie. Quoique étant à tous points de vue, un beau parti, elle n'avait d'abord jamais voulu entendre parler de mariage. Mais un jour, le pieux ermite Ananias, qui avait entrepris sa conversion (car elle était idolâtre) piqua sa curiosité en se flattant de lui faire connaître un époux, « non seulement supérieur à elle en toutes choses, mais encore supérieur à toutes les autres créatures ». Or, ce soir-là, pendant son sommeil, elle eut un songe, au cours duquel le Christ lui apparut « beau par delà toute beauté ». S'en étant éprise aussitôt, elle s'empressa de lui déclarer qu'elle était prête à l'épouser. Le Christ, cependant, repoussa ses avances, lui faisant même observer durement, qu'elle « n'était point assez belle pour lui ». Désespérée de cette réponse, elle courut, dès son réveil, chez Ananias pour en avoir l'explication. L'ermite lui conseilla avant tout de se laisser instruire dans la foi chrétienne. Elle y consentit et sitôt baptisée, le Christ lui apparut encore dans un nouveau songe pour lui dire qu'il consentait cette fois à la prendre comme épouse et pour lui glisser au doigt l'anneau nuptial. A partir de ce moment, elle se montra le modèle des vertus. Les chrétiens d'Alexandrie la nommèrent « Alca-tharina », mot qui signifie « toujours pure ». En ce temps-là, les chrétiens étaient poursuivis avec acharnement et jusqu'au martyr par l'empereur romain Maximin. Sommée de sacrifier aux idoles, elle s'y refusa, fut condamnée à mort et (après avoir subi le supplice de la roue) décapitée le 25 novembre 310, aux portes d'Alexandrie.

Mais, direz-vous, Mesdemoiselles, pourquoi cette sainte est-elle devenue notre patronne ? Vraisemblablement d'abord à cause de son mariage mystique. Quelle est la jeune fille qui ne rêve d'épouser l'homme doué du plus grand charme et des plus rares mérites ? Or, Sainte-Catherine, ayant eu la gloire d'être fiancée à l'Homme-Dieu, nulle n'était plus digne qu'elle de remplir ce rôle. Elle passait du reste pour le prototype de toutes les grâces et de toutes les vertus virginales. Elle fut une des « voix » de Jeanne d'Arc qui ne cessait de l'invoquer durant sa mission libératrice. Pendant des siècles,

elle a été l'objet d'une vénération touchante, où l'on chôma longtemps le jour de sa fête. Les servantes et les fileuses l'avaient prise comme patronne professionnelle. Les étudiants, orateurs, philosophes lui rendaient même au moyen-âge de particuliers hommages, parce que, très experte en dialectique, elle avait su confondre, voire convertir au christianisme, les savants docteurs d'Alexandrie qu'on avait chargés de la ramener au paganisme.

Une autre question, je le devine, est prête à jaillir de vos lèvres, jeunes curieuses ! D'où vient l'expression : « Coiffer Sainte-Catherine » ?

L'érudit Quitard prétend qu'elle tire son origine du fait qu'autrefois il était d'usage de confier à la demoiselle d'honneur le soin d'acommoder la coiffeure nuptiale d'une jeune mariée, dans l'espoir un tantinet superstitieux que cela lui porterait bonheur pour trouver à son tour un mari. Si elle n'y réussissait pas, on disait qu'elle était en état de « coiffer Sainte-Catherine » ce qui était une simple pointe d'ironie, puisque la fiancée ne s'étant jamais mariée que mystiquement et symboliquement avec le Christ n'avait pas eu besoin d'être coiffée.

Selon une autre version, un peu moins tirée par les cheveux, il est rappelé que jadis, on avait pris coutume dans la plupart de nos églises, de coiffer la tête des statues de saintes au moyen de petits bonnets à la mode du pays, qu'on renouvelait chaque année, le jour de leur fête. Pour Sainte-Catherine, c'était naturellement aux jeunes filles qu'on s'adressait pour remplir cet office. Mais, dès qu'elles étaient mariées, elles abandonnaient la fonction à des camarades plus jeunes ou moins heureuses. De sorte qu'à la longue, il y eut beaucoup plus de vieilles filles que de jeunes pour parer la chapelle et la statue de la Sainte. « Coiffer Sainte-Catherine » signifiait donc d'abord simplement « ne pas être mariée » ; puis, par extension, désigna celles qui s'éternisaient dans un rôle incompatible avec l'hyménée.

Enfin, vous ignorez pas, Mesdemoiselles, en quoi consiste la cérémonie qui sert encore de prétexte à tant de réjouissances le jour de la Sainte-Catherine. Il est généralement admis qu'une jeune fille qui, à vingt-cinq ans, n'est pas mariée, doit piquer une première épingle dans la coiffure de la sainte, ou plutôt dans le petit bonnet qui en tient lieu, que ses camarades lui offrent et qu'elle porte crânement durant toute cette journée de fête. A trente ans, seconde épingle. A trente-cinq ans, troisième et dernière épingle. Alors seulement, on coiffe irrévocablement Sainte-Catherine... Mais qu'importe, après tout ? Si bien coiffées que vous puissiez être, gentilles Catherinettes, et quel que soit le nombre de vos épingles, j'ai l'idée que vous ne renoncerez jamais pour cela à l'espoir du mariage.

Henri NICOLE.

LA MANIÈRE DE VIVRE DE NOS ANCÊTRES

Il est bon de se repaître à l'heure accoutumée. Car nature veut être réglée à ses heures, attendu qu'elle fait ordinairement ses fonctions en certain temps. Puis quand la faim et l'appétit s'offre, il ne faut pas différer à repaître. La faim sent son heure, l'appétit demande à manger et remontre que l'estomac en a besoin... Or d'autant que pour se bien comporter au manger, ce n'est pas assez de cognoître généralement l'usage des viandes, mais faut encore sçavoir la nature et propriété de chacune à part.

Comment il se faut gouverner au dormir et au veiller. Le sommeil donne repos à la faculté animale et vigueur à la naturelle. Car quand l'esprit animal en veillant est dissipé par le travail, le sommeil nous saisit incontinent ; par le moyen de la chaleur naturelle, qui se retire du dehors au dedans pour mieux cuire l'aliment duquel les vapeurs benignes montées de l'estomac au cerveau, estans espoissies par sa froidure, viennent soudainement boucher les nerfs, de sorte que la faculté animale ne peut plus recevoir aux organes des sens, partant est con-

trainte de se reposer tandis que nature est totalement occupée à faire la coction des viandes, non seulement en l'estomac mais aussi au foye et en toute l'habitude du corps ; puis la distribution de la nourriture par toutes les parties pour réparer la triple substance consommée, restaurer les esprits exhalez, rafraichir leurs organes lassez et fortifier tous les membres débilitéez du travail, afin qu'ils puissent habilement recommencer leurs mouvements et s'acquitter gentiment de leur office. Par ainsi le sommeil nous apporte des grandes commoditez quand il est qu'il faut.

Le sommeil doit estre doux, profond et mediocre. Car le sommeil n'est pas bon quand il est troublé de songes fascheux, ny quand il est si léger qu'on est incontinent esveillé et qu'il est à tous propos interrompu. Le dormir excessif est encore pire : Car il empesche les excréments de sortir dehors en temps deu, il amasse beaucoup de superfluitez, il refroidit et humecte extremement le cerveau, il appesantit la teste et tout le corps, il rend l'esprit lourd, les sens hebetez et les membres pesans et paresseux.

Il faut dormir tant que la digestion soit parfaite. Et bien qu'elle se fasse aux uns plus tost et aux autres plus tard, si est-ce que communément elle est parachevée en six, sept ou huit heures. On cognoist qu'elle est parfaite, quand le ventre fait bien son devoir, que l'urine est dorée, qu'il n'y a point de tension à l'estomach, qu'il n'y vient point de rots aigres à la bouche et qu'on ne sent point le corps pesant, ains léger et dispos. Le somme qui continué encore après la digestion, à bon droit est appelé immodéré. Car il excède la mesure raisonnable. Pour limiter justement la quantité du dormir, il faut considérer la complexion, l'age, l'aliment et le labour précédent. Les cholers ont besoin de dormir plus longuement, pour rafraichir et humecter leur chaleur sèche et temporer la cholere extremement eschauffée en veillant. Les phlegmatics n'ont que faire de tant dormir, pour ce qu'ils sont assez humides : Néanmoins, on laisse longtemps dormir les enfans qui sont naturellement humides, mais c'est pour empescher la continuelle dissipation de leur substance par le cuir rare et transpirable. Les vieillards ont mestier de très-bien dormir pour les humecter, attendu qu'ils sont secs. Quand on a usé de grande variété de viandes et qu'on a beaucoup mangé le soir, on doit dormir plus largement à fin que la digestion se puisse parfaire. Mais si on a légèrement soupé, il n'est pas besoin de tant dormir. Pareillement, quand on a beaucoup travaillé le corps ou l'esprit, il est expédient, pour restablir les forces dissipées par le labour, de dormir d'avantage que quand on a esté oysif.

(A suivre.)

La bataille de Waterloo racontée par un Belge. —

L'empereur est à cheval, il remarque un nuage noir à l'horizon. Il interroge son officier d'ordonnance.

— Sire, ce sont les Russes.

— Un escadron de cuirassiers, en avant ! commande l'empereur.

Les cuirassiers s'élancent, les Russes s'évanouissent.

On remarque un second nuage noir à l'horizon.

— Sire, ce sont les Autrichiens.

— Un escadron de cuirassiers, en avant !

Les cuirassiers s'élancent, les Autrichiens se volatilisent.

Tout-à-coup, un tout petit point noir se dessine au loin.

— Sire, dit l'officier d'ordonnance, ce sont les Belges.

— Ah ! dit l'empereur en pâlisant, maintenant nous sommes perdus.

Repentir. — L'espiègle Toto reçoit de sa maman une verte réprimande : il a mangé en cachette la moitié d'un pot de confitures.

— Vous êtes un vilain, monsieur ! fait la maman ; vous serez privé de confitures toute la semaine...

— Oh ! petite mère, je m'en repens...

— Tu t'en repens ? Ah ! c'est gentil, ça ; viens, que je t'embrasse !

— Oh ! oui, petite mère, je me repens bien de ne pas avoir mangé tout le pot.